



ALAIN GERBAULT.



YVES LE TOUMELIN.

A bord du "Quatre-Vents" qu'il avait construit entièrement de ses mains, Marcel Bardiaux, le marin solitaire, comme son maître Alain Gerbault et son devancier Yves Le Toumelin, a promené pendant huit ans le pavillon tricolore sur toutes les mers du monde avant de revenir s'amarrer à son havre de Parisien au pied de la tour Eiffel.

LA FANTASTIQUE CROISIÈRE D'UN HOMME SEUL

Le maire était là, le lieutenant des pompiers aussi. Derrière eux, les yachtmen de Rouen se mêlaient aux dockers du port. Il y avait une heure déjà qu'ils attendaient le bateau. Avant de le voir, ils l'entendirent. Un halètement bizarre, à mi-chemin entre le bruit que ferait un vélomoteur et celui d'un 10 tonnes. Au ras de l'eau, blanc et rouge, il apparut tout à coup. Le moteur du petit sloop s'arrêta et on n'entendit plus que le crissement de l'eau sur la coque minuscule qui approchait.

En concrant vers les quais, dès qu'il avait appris l'arrivée de Marcel Bardiaux et de son bateau, le maire avait passé en revue les phrases qu'il allait déverser sur ce navigateur solitaire qui avait en huit ans réussi un exploit que n'importe quel pilote de ligne peut faire en cent heures : le tour du globe.

Le maire s'éclaircit la gorge. Tout à coup le lieutenant des pompiers se souvint des réceptions à base de lances d'incendie que les New Yorkais

ménagent aux héros de la mer. Il voulut faire un geste vers le bateau-pompe qui tanguait sur l'autre rive de la rivière.

Tous s'attendaient à découvrir un bourlingueur portant sur ses traits les stigmates des tempêtes gelées du cap Horn et les brûlures des vagues de l'océan Indien. Ils ne virent qu'un visage de terrien aux petits yeux enfouis sous des sourcils raides, un nez faubourien, une bouche dure où brillaient des éclats d'or. Le tout supporté par un torse de lutteur et des jambes de coureur cycliste. Dans son bateau, Bardiaux s'était levé. Il avait vu le lieutenant des pompiers, le maire et, derrière eux, les yachtmen et les dockers. Il y avait quatre nuits depuis Brest qu'il n'avait pas dormi. Ce qu'on allait lui dire, il le savait déjà. Il y avait huit ans qu'on le lui répétait à longueur d'escale. Il eut un geste d'impuissance. Il se voûta un peu et se rassit à la barre.

Avant que le maire ait dit un mot, avant que le lieutenant des pompiers ait pu lever le bras, le *Quatre-Vents* s'était éloigné de nouveau.

PHOTOS MARCEL BARDIAUX - FRANÇOIS GRAGON



BARDIAUX : PREMIER NAVIGATEUR SOLITAIRE A DOUBLER LE CAP HORN.



Marcel Bardiaux ne pouvait plus supporter les dithyrambes officielles les mieux intentionnées. Terrien du Perreux devenu marin mais resté malgré lui homme de la terre, personne, il le savait, ne le comprendrait jamais tout à fait. Lui seul pourrait expliquer ce qui l'avait poussé à tenter son aller-retour du bout du monde.

Derrière le *Quatre-Vents*, le quai aux officiels s'éloignait. Le maire, les pompiers et les yachtmen, éberlués, voyaient disparaître le sloop minuscule. Ils ne comprenaient pas. Une heure durant Bardiaux erra dans le port. Enfin il s'amarra contre le plus rouillé des cargos, à l'endroit le plus solitaire des docks. Là, il se retrouvait chez lui, seul avec son aventure.

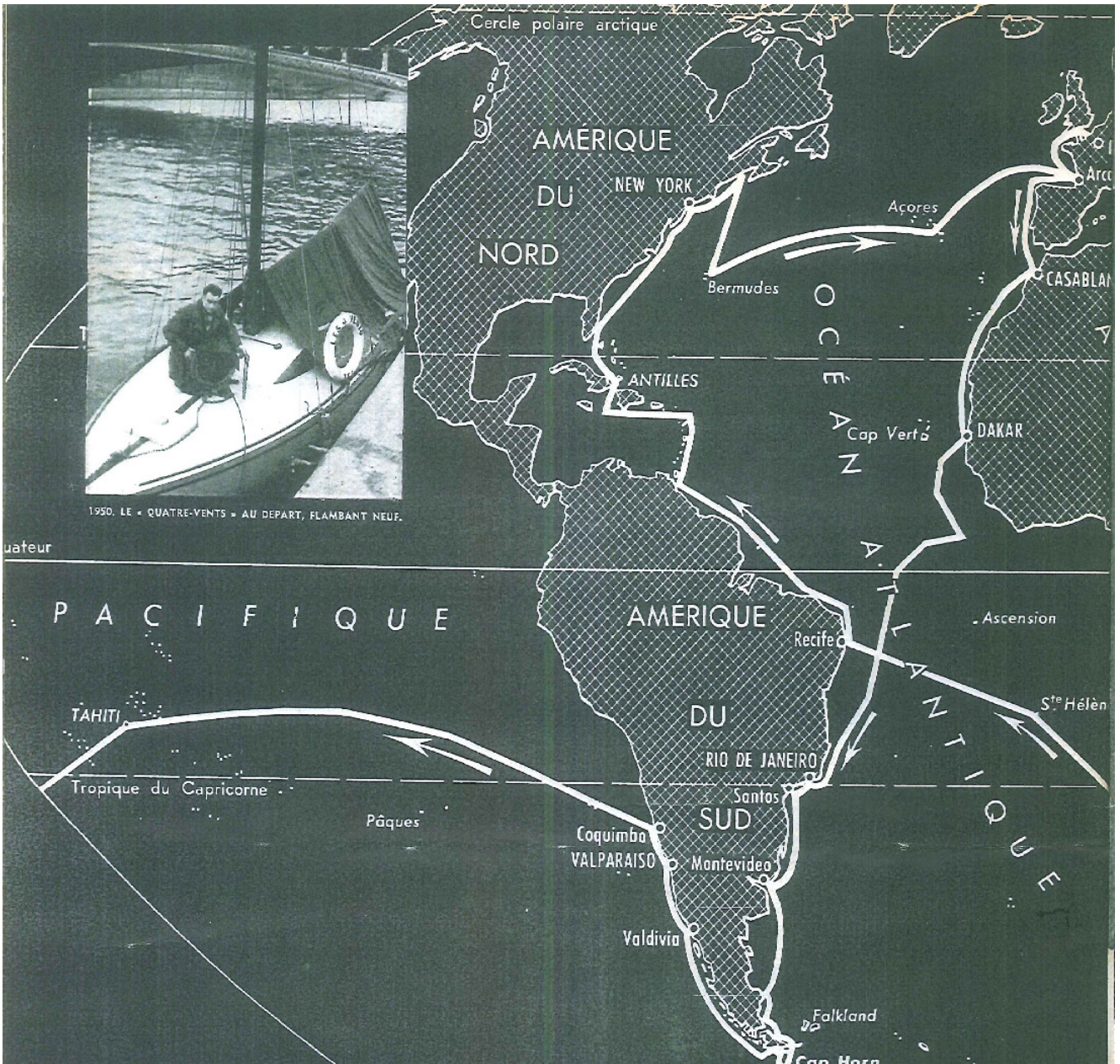
Il y avait bien longtemps qu'elle avait commencé. En 1930, il avait fait le tour de l'Europe en kayak. Seul déjà. Il avait mis un an à revenir à Paris après avoir descendu le Danube, longé la mer Noire et la mer Egée, avant de retrouver le canal du Midi et la Seine. Après son retour,

il avait rêvé six ans durant au bateau qui lui ferait traverser tous les océans.

Le tonnerre des charges de dynamite posées par les Allemands précéda l'écrasement du viaduc. Des piles au parapet il vibra puis redevint immobile avant de s'effondrer. Cinq secondes plus tard il n'y avait plus rien au milieu des poissons éclatés de la Marne que des masses de béton déchiquetées. Entre les deux rives, les rails et les traverses du tortillard de banlieue oscillaient seuls dans le vent. L'explosion avait jeté Bardiaux contre les dalles de son atelier. Lorsqu'il se releva, les fenêtres avaient disparu et à travers le toit éventré, le soleil d'août illuminait un maelstrom de lattes de bois, de membrures de chêne et de morceaux de bordage. L'eau de la Marne, à 20 mètres de là, avait été projetée en

par **Marc Heimer**

(Suite page 57.)



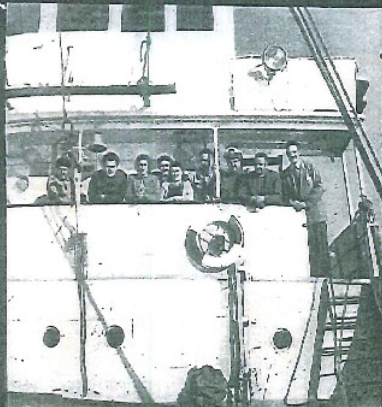
1950. LE « QUATRE-VENTS » AU DÉPART, FLAMBANT NEUF.

uauteur

Sur le livre de bord du solitaire du "Quatre-Vents"



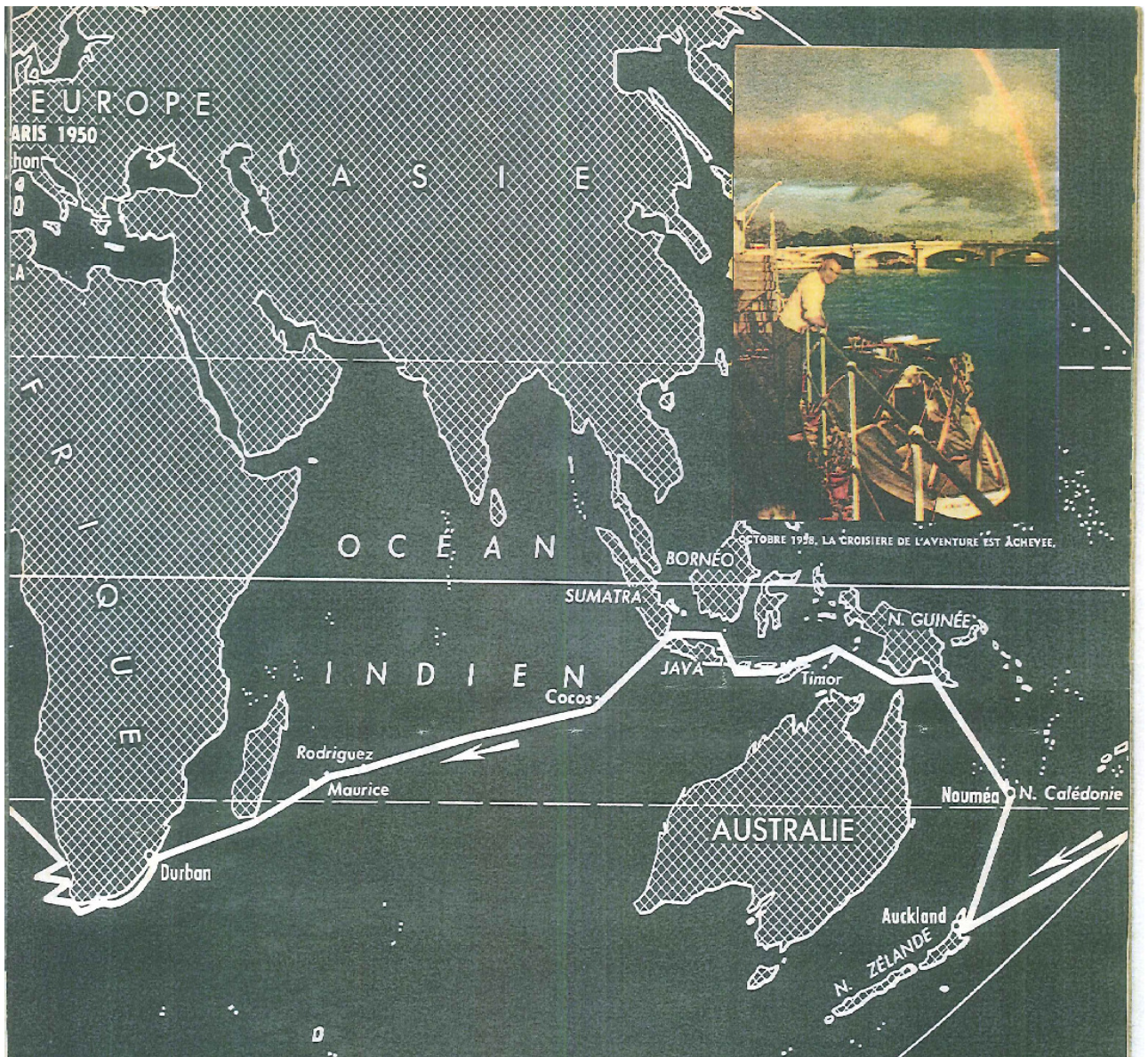
PREMIÈRE ÉTAPE VERS L'AVENTURE : FEDALA, AU MAROC.



VISITE AU « LUCHO-III » QUI SOMBRERA AU CAP HORN.



Sur une pirogue, le premier salut de la Polynésie.



: 70 000 milles d'Océan et 445 escales en huit ans



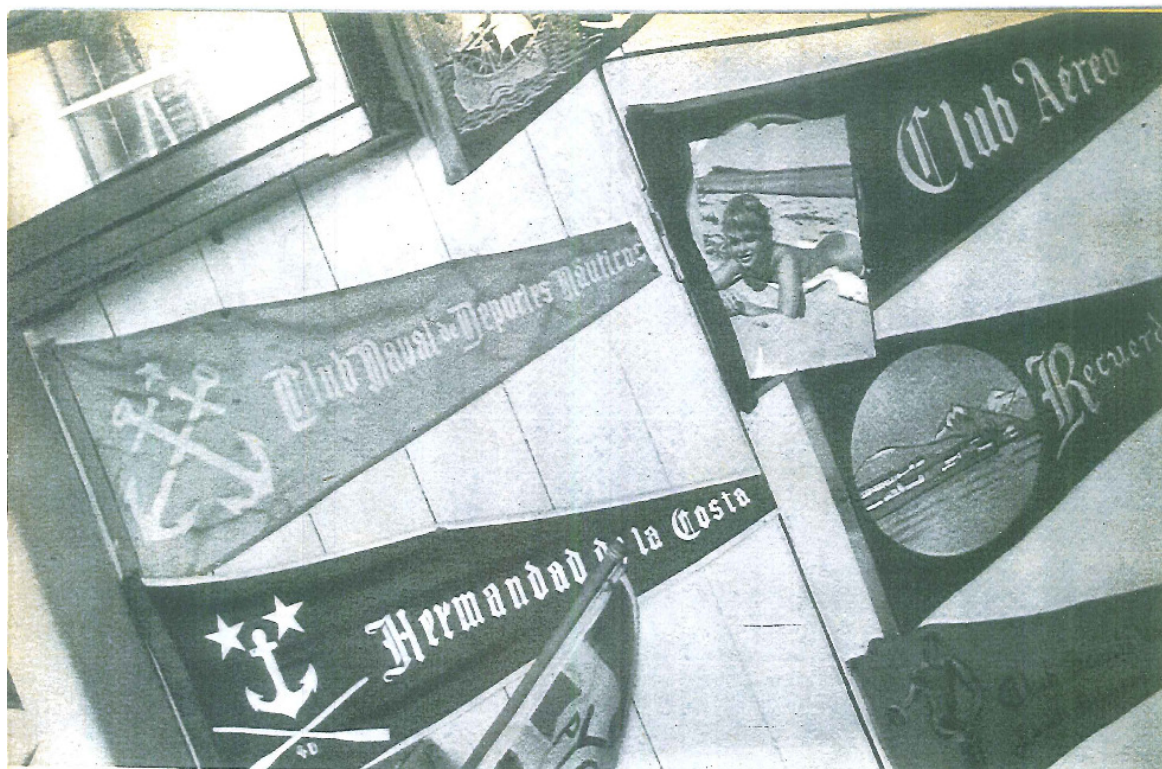
PARTOUT IL ÉTAIT LE POINT DE MIRE DES INDIGÈNES.



À DURBAN, AVEC UN AUTRE « SOLITAIRE », JEAN GAU.



SUR LE RETOUR : LE VOLCAN NOUVEAU-NE DES AÇORES.



AU MILIEU DES FANIONS DU BOUT DU MONDE : BRIGITTE BARDOT ET DOROTHY DANDRIDGE (A DROITE). LORSQU'IL AVAIT QUITTE LA FRANCE, ELLES ETAIENT INCONNUES.

Ses deux passagères clandestines : BB et la Carmen noire

D'URANT huit années, Marcel Bardiaux n'a vécu que dans la cabine de son sloop. Jamais, aux étapes, il n'a accepté de la quitter. Son aventure s'y inscrit sur les parois en fanions de clubs nautiques et en photos de vedettes, souvenirs de ses

escales. De sa couchette surmontée d'une rose des vents inversée, il pouvait manœuvrer la barre grâce à un système de poulies. La radio de bord n'était que réceptrice : en cas de danger, le solitaire du *Quatre-Vents* n'aurait pu émettre aucun S.O.S.

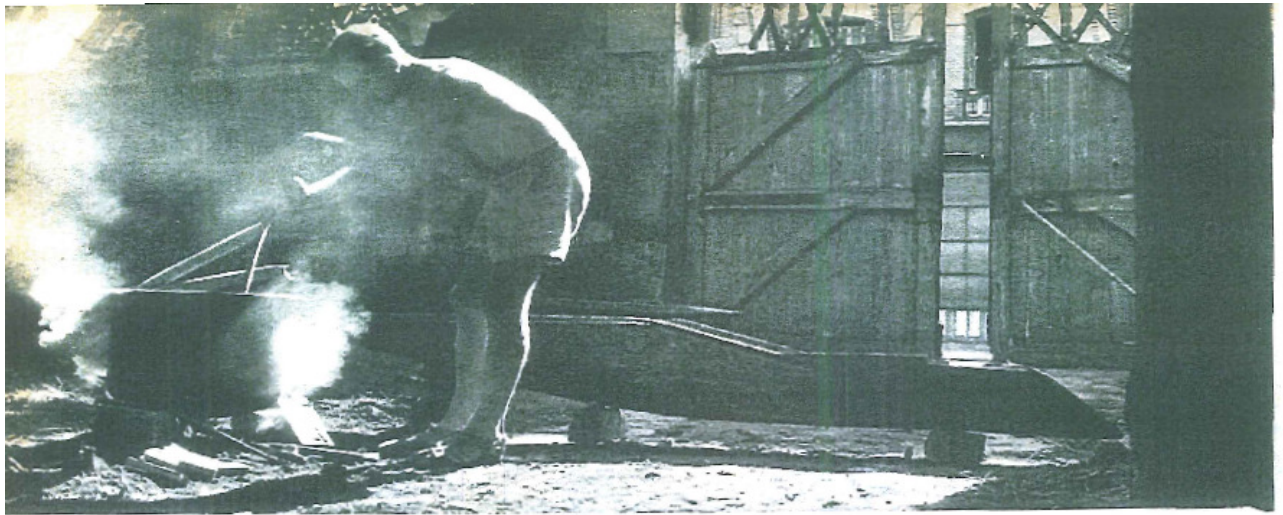
AU FIL DES ESCALES LE MENU VARIAIT. EN FRANCE, IL A RETROUVE LE CAMEMBERT



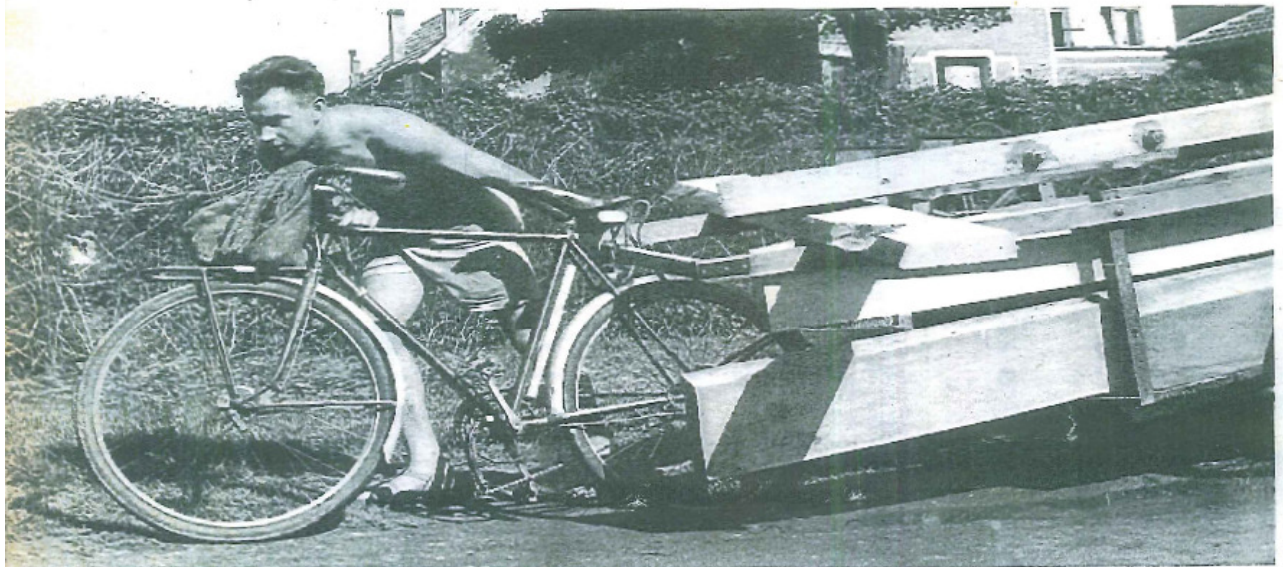
COMPAS EN MAIN, IL A TRACE, MILLE APRES MILLE, SON SILLAGE SUR LA CARTE



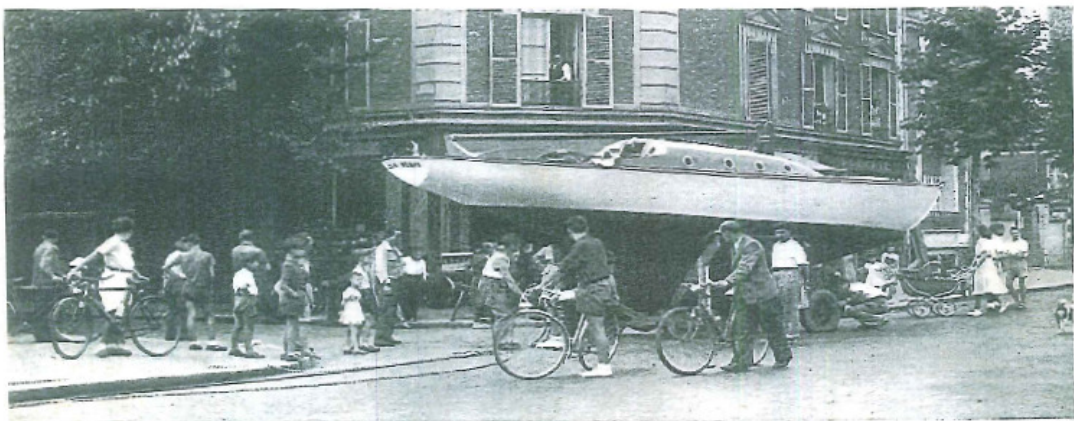




POUR FONDRE SA QUILLE DE 1 300 KILOS, MARCEL BARDIAUX AVAIT DU TROQUER SES RATIONS DE CIGARETTES CONTRE DES TUYAUX DE PLOMB.



IL SERA TOUJOURS SEUL : POUR RECHERCHER LE BOIS DE CHARPENTE DONT IL FERA SON « SLOOP » COMME POUR PARCOURIR LES OCEANS.

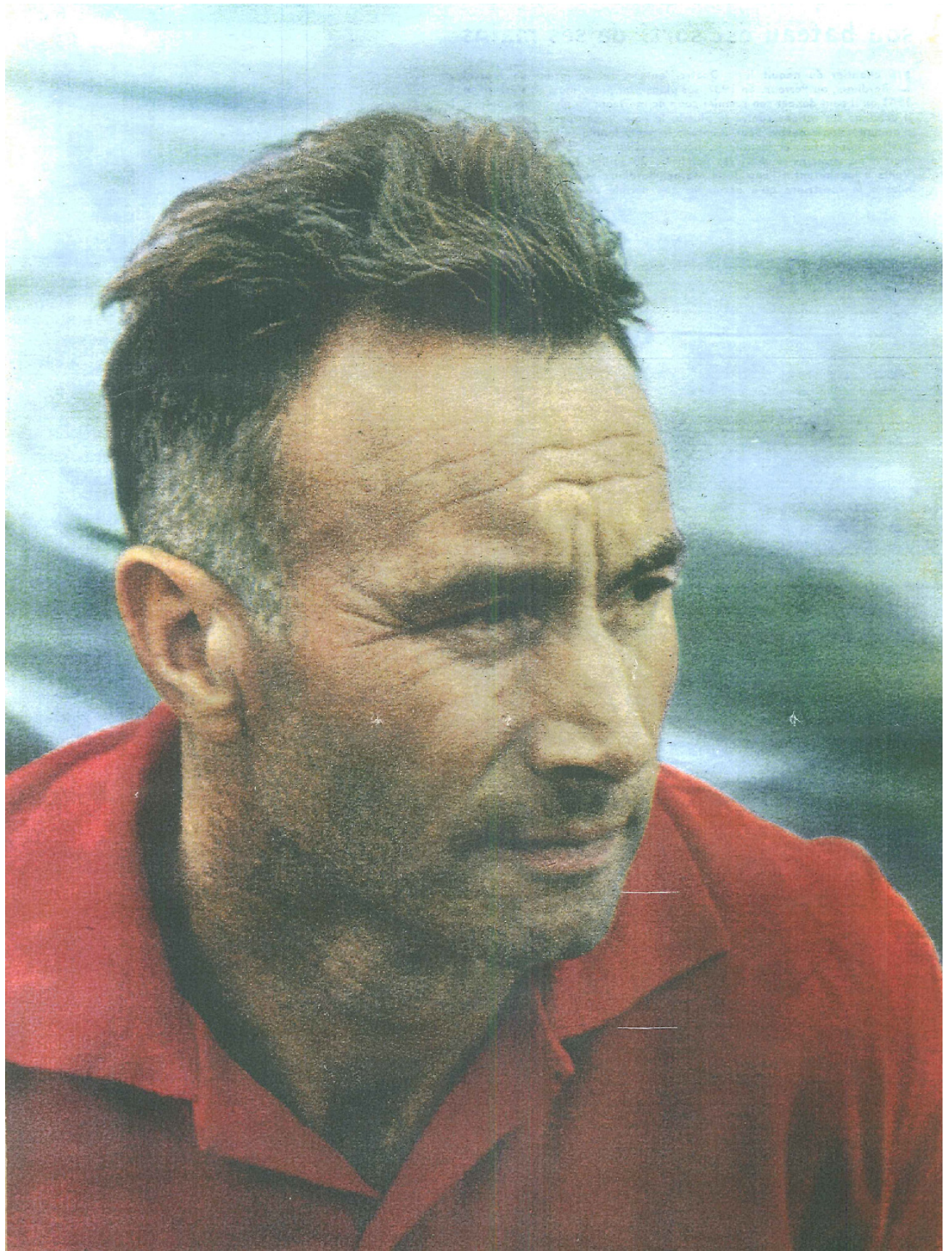


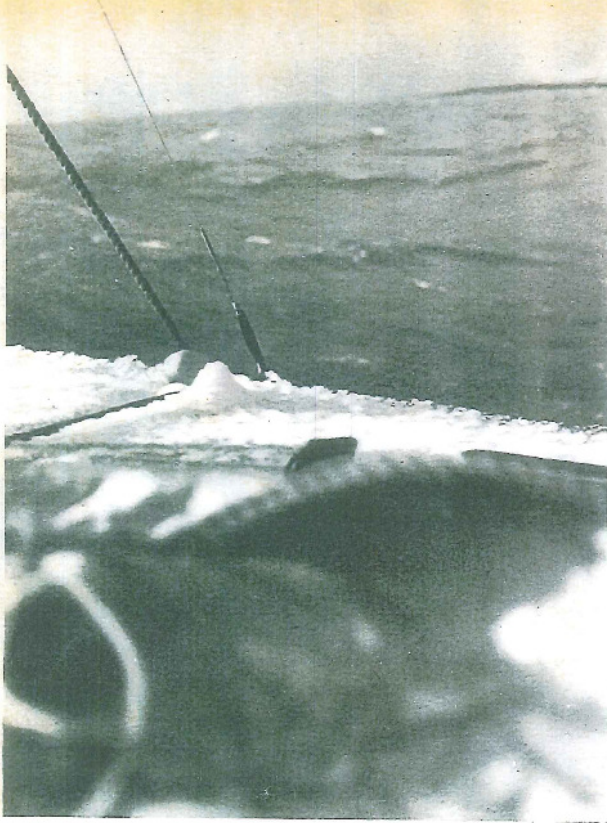
Après huit années de travail acharné, la dernière difficulté avant la mise à l'eau : un gymkhana à travers les rues du Perreux et de Nogent-sur-Marne du sloop nouveau-né.

De la quille à la pomme du mât son bateau est sorti de ses mains

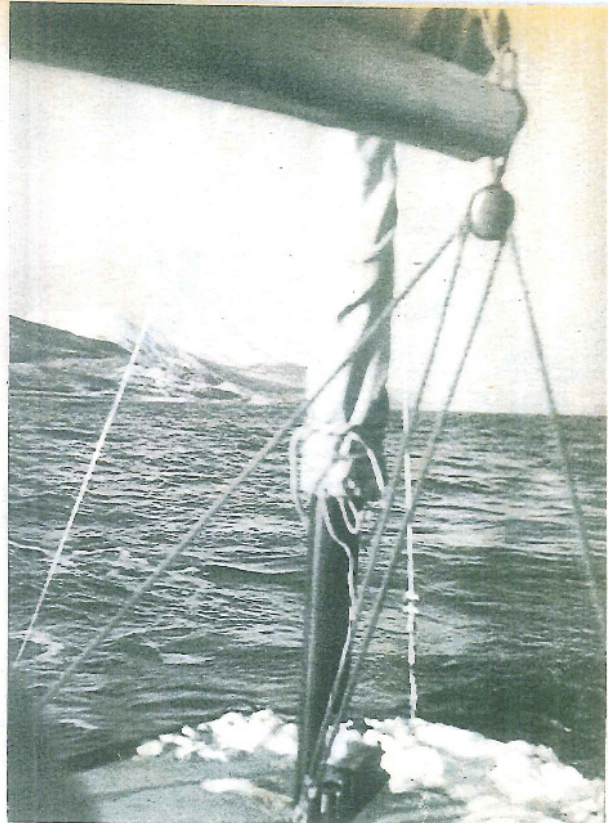
Le chantier où naquit le « Quatre-Vents » fut le jardin de Marcel Bardiaux, au Perreux. En 1937, ses plans sont prêts, mais ce n'est qu'en 1941 qu'il peut donner son premier coup de marteau. En pleine occupation, il échange ses rations contre le plomb, le bois de charpente et les clous d'où naît « son » navire. Seul, il entoile le pont, double en cuivre toutes les parties immergées, et installe le moteur auxiliaire de 5 CV qui lui permet de manœuvrer dans les ports. Le 28 juillet 1949, le « Quatre-Vents » touche enfin l'eau de la Marne. Bardiaux aura mis autant d'années à le construire qu'à accomplir son périple dans les trois océans.







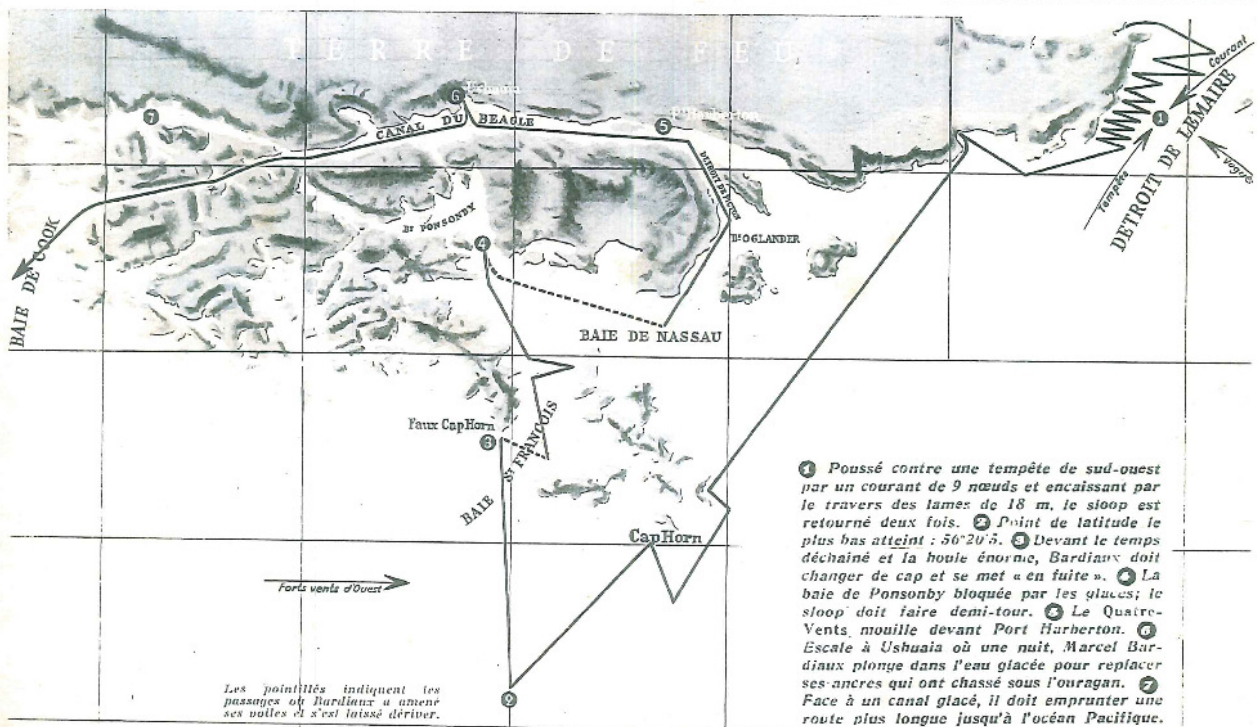
LA BAIE DE NASSAU, IL FAIT -28° . AU SUD, A QUELQUES MILLES, LE CAP HORN.



L'ENTRÉE DU CANAL DE BEAGLE. LE SLOOP APPROCHE DE LA TERRE DE FEU.

Son rêve de banlieusard a passé le cap des cauchemars

IL FALLUT TROIS JOURS AU « QUATRE-VENTS » POUR DOUBLER LE CAP. DEUX FOIS, AU LARGE DE L'ÎLE LHERMITTE ET DANS LA BAIE DE NASSAU, IL RENCONTRA DES ICEBERGS.



A l'assaut de l'océan avec 55 mètres carrés de voileure

(Suite de la page 47.)

terrent par les fenêtres. Bardiaux sauta dans l'escalier. Le mât! Au pied d'un mur couvert de lierre, il séchait au soleil une minute auparavant. Il n'y avait plus rien. Bardiaux courut vers la Marne. Au ras de l'eau, fiché dans la vase, son mât paraissait un poteau télégraphique insolite. Bardiaux passa sa main sur le long cylindre ciré. La chance continuait : les Allemands en retraite ne réussiraient pas à l'empêcher de partir, pas plus que l'occupation et les restrictions ne lui avaient interdit, jour après jour, de bâtir son bateau et son rêve.

En 1937, les plans du *Quatre-Vents* étaient prêts. Les dimensions : 9 m 38 de longueur, 2 m 70 de largeur, 1 m 45 de tirant d'eau, 55 mètres carrés de voileure, toutes prévues jusqu'à la dernière membrure. Il dut attendre de s'évader de son stalag d'Allemagne pour donner, enfin, le premier coup de scie. Le bois, le plomb, les clous, les vis sont introuvables en 1943. Pour se les procurer, Bardiaux, qui ne fume déjà pas, cesse de manger le peu de viande de ses rations. Contre ses tickets et les « points » de textile de sa fiancée, il échange des tuyaux de plomb qui deviendront, fondus dans une marmite pour pot-au-feu, la quille de 1 300 kilos de son bateau. Pour moué il se sert d'une vieille enseigne pliée en deux, soudée et renforcée par des cornières. C'est à minuit, en pleine alerte, qu'il l'achève en même temps que la Défense passive lui dresse contre-vent pour le rougeoiement du brasier sous sa marmite.

Son atelier est au premier étage. Pour débiter les bordés et le mât trop long pour la pièce, Bardiaux ne trouve qu'une solution. Avant que l'explosion du viaduc ne vienne agrémenter son toit d'une ouverture, il enfonce lui-même une des parois de sa maison. Comme il sait ne pouvoir rendre son bateau de 4 tonnes habitable sans y ajouter un roof qui coupe la ligne qu'il veut donner à sa coque, il tourne la difficulté et lui faisant épouser la forme du pont, le *Quatre-Vents* a alors sa physiologie définitive : un sous-marin qui naviguerait à la voile.

La guerre se termine mais, pour Bardiaux, cela ne signifie que la possibilité de prendre enfin la mer. Il lui faudra cependant encore quatre années avant de toucher une eau qui ne sera que celle de la Marne.

Sous l'escalier de descente de la cabine, il place le moteur auxiliaire de 5-7 CV qui lui facilitera l'entrée dans les ports. Il pense aussi à son confort et sèpare, à tribord, sa minuscule cuisine de la cabine même : il a horreur des odeurs de friture. Pour la vaisselle, il prévoit l'eau chaude : celle du refroidissement du moteur. Deux batteries fourniront l'éclairage à la cabine qui comprend deux couchettes (l'une ne sera utilisée que comme table à cartes) sous lesquelles il a placé huit réservoirs d'eau en cuivre étamé. Au-dessus, sur bâbord et tribord, il construit des armoires pour son linge et les appareils de navigation dont il ne sait pas encore se servir. A la tête de sa couchette, Bardiaux place son appareil radio bricolé avec de vieux postes réformés. Une porte à bâbord communie avec la soute qui prend tout l'avant du sloop. Là sont les voiles de rechange, les chaînes, les vivres de réserve, un réfrigérateur au pétrole rectifié et trois canots de sauvetage : un bateau pneumatique, un youyou en toile et un kayak qui fait le pont entre l'aventure de ses dix-neuf ans et celle qui, à trente-trois ans, va s'ouvrir devant lui.

L'amiral Barthes : " Si vous parvenez au Brésil, je vous envoie mes étoiles "

BARDIAUX eut un geste d'impuissance. Dans le froid du 1^{er} janvier 1950, une centaine de personnes le regardaient du haut de la péniche du *Touring Club de France*, ancrée à quelques mètres du pont Alexandre-III. Une semaine auparavant, il avait averti le T.C.F. de son départ pour le jour de l'An. Les officiels et les curieux étaient venus assister à l'appareillage vers l'inconnu de ce demi-fou qui prétendait, à bord d'un yacht tout juste bon pour croiser en rivière, traverser l'Atlantique et le Pacifique et doubler le cap Horn. Chacun en était sûr, à part peut-être Marin-Marie, un vétéran de la solitude en mer, le sloop n'irait pas au-delà du Havre et le grotesque de l'aventure serait dépeuplé par le livre que Bardiaux venait de faire imprimer et dans lequel il avait tracé la route de 60 000 milles qu'il allait suivre.

En fait, ce matin-là, il apparaissait de plus en plus certain que le *Quatre-Vents* ne dépasserait même pas le pont Alexandre-III. Depuis une heure, Marcel Bardiaux s'escrimait sur son carburateur. A chaque coup de manivelle, le moteur toussait, puis calait. Les bougies et les bielles démontées vinrent rejoindre sur le pont les pièces du carburateur. Les uns après les autres, les curieux disparurent. Sur la péniche, il n'y eut plus que trois amis et la fiancée de Bardiaux. C'est sans témoin, son moteur muet, qu'il partit tout de même à la godille vers les antipodes.

— Bardiaux, j'aimerais vous parler !

La voix du commandant Cler resonnait sur le quai de Dakar. Bardiaux sortit la tête de sa cabine. Il y avait vingt et un mois qu'il avait quitté

Paris. Du Havre à Cherbourg, où l'amiral Barthes lui promit de lui envoyer ses étoiles si jamais il parvenait au Brésil, puis à Brest, à Porto, à Casablanca et jusqu'au cap Vert, Bardiaux s'était lentement formé au danger. Mais il n'était pas encore un marin. Incapable d'utiliser le sextant, de faire le point sur une carte, c'est à l'estime qu'il avait gagné Dakar.

Cler avait appris que Bardiaux voulait franchir le Horn. Avec l'avis *D'Entrecasteaux*, le commandant l'avait autrefois doublé. Il en connaissait la traîsise, les difficultés. Mais, inconsciemment, il avait confiance, sans l'avoir jamais rencontré, en la ténacité du solitaire du *Quatre-Vents*.

Il venait lui proposer d'être, durant une semaine, son maître en navigation. Ce que Bardiaux, ex-« matelot sans spécialité » n'aurait accepté de personne : des leçons, il l'accepta du commandant Cler. Avec un sextant, une montre et des « Ephémérides nautiques » périmés, le « solitaire » apprit sur le sable de la plage du cap Vert à devenir enfin un navigateur. La rencontre de Dakar rendait possible la victoire du cap Horn.

Au pied des Trois-Frères, dernière escale avant les tempêtes du Cap

TRÈS loin, à l'entrée du goulet, le yacht ne semblait être qu'un point blanc et rouge sur le vert profond de l'Atlantique. Le lieutenant de quart à bord du croiseur *Morano* suivait à la jumelle le balancement insolite du minuscule bateau que rien n'avait signalé. Désespérée, la voileure paraissait claquer dans le vent. Soudain, le lieutenant sursauta. Au tas de la grand-voile, il venait d'apercevoir une tache de sang. Immédiatement, il avertit le commandant de la base de Puerto Belgrano. Une demi-heure plus tard, une vedette battant pavillon argentin accostait le sloop. Dans la cabine, les marins découvrirent un homme étendu, la tête entourée d'une serviette ensanglantée.

Lorsqu'il revint à lui, Marcel Bardiaux était couché dans un lit d'hôpital. Le commandant Rojas, chef de la base, avait tout de suite compris ce qui était arrivé au Français dont il connaissait l'existence par les journaux de Buenos Aires. Une brusque saute de vent dans l'obscurité avait fait tourner la grand-voile de bâbord à tribord et la ferrure du bôme avait dû, en virant, le scalper à moitié. Presque inconscient, Bardiaux avait toutefois eu le temps de jeter son ancre avant de s'évanouir. Le lendemain, malgré ses points de suture, il était debout lorsque le commandant Rojas vint lui annoncer qu'il était, aussi longtemps qu'il le voudrait, l'hôte de la Marine argentine. En même temps, il lui annonçait que l'amicauté venait de lui décerner, pour sa traversée de l'Atlantique en vingt-huit jours, le titre d'officier honoraire.

Deux semaines durant, Bardiaux, dont la blessure se cicatrissait, remit sa voileure en état. Désormais, après Rio et Buenos Aires, c'était vers l'inconnu qu'il allait mettre la voile. A Puerto Belgrano, le froid de ce mois d'avril 1952 était déjà celui de l'hiver. Plus bas, ce serait la neige et la glace. Lorsqu'à 5 heures du matin, Marcel Bardiaux dit adieu au commandant Rojas, il était désormais face au but qu'il avait donné à son existence. A quelques milles au sud, commençaient les rives de Patagonie.

L'aiguille du baromètre baissait lentement. La veille, au milieu d'une tempête de grêle, Bardiaux avait échoué le *Quatre-Vents* sur le sable de la baie de Trétis au pied de la montagne des Trois-Frères. A quelques milles vers l'est, la pointe San Diego marquait l'extrémité de la Terre de Feu et le début de la tempête interminable qui, venant des plus grands fonds du Pacifique et de l'Atlantique, déferlait sans cesse sur le socle à fleur d'eau qui marque l'extrémité sud du continent américain. Avant de prendre la mer, Bardiaux avait dû tremper ses voiles dans l'eau pour les dégeler. Le baromètre baissait toujours lorsque la masse noire hérissée de pins rabougris du cap San Diego apparut à l'horizon. Bardiaux vérifia le courant : 9 nœuds. Le vent soufflait en rafales à 10 de l'échelle Beaufort (90 km-heure). A chaque seconde, la hauteur des lames augmentait. L'étrave du sloop jetée de vague en vague résonnait de coups de boatoirs énormes. Par tonnes, l'eau de l'Atlantique déferlait sur le pont, obscurcissant les hublots, affolant la barre.

Tout à coup, le vent qui soufflait de l'ouest sauta au sud-ouest et passa à 12 Beaufort (plus de 104 km-heure). L'océan parut exploser. Bardiaux, les yeux brûlés de sel, sa blessure à la tête rouverte, rampa vers la soute chercher l'ancre flottante qui lui permettrait de réduire sa dérive. Il y eut un craquement bref et, durant trois secondes, le vacarme des vagues cessa. Bardiaux ne comprit pas immédiatement qu'il était étendu sur le plafond de sa cabine, au milieu de livres, de cartes, de linge et d'ustensiles projetés par la pression de l'eau hors de leurs alvéoles. Le *Quatre-Vents* avait chaviré. Le hurlement de l'océan reprit. Une nou-

(Suite page 59.)

NAVIGATEUR SOLITAIRE

(Suite de la page 57.)

velle vague venait de redresser le sloop. Etourdi, Bardiaux voulut pousser le panneau de la cabine, sortir, respirer. Il vit un mur glauque de dix mètres et n'eut que le temps de s'agripper aux montants du roof et de refermer le panneau du pied.

Une seconde, deux secondes, cinq secondes... au bout de dix secondes, le *Quatre-Vents* resurgit pour la seconde fois de l'océan. Autour de Bardiaux, sa cabine rappelait l'état de l'atelier du Perreux le jour de l'explosion du viaduc. Le plancher disparaissait sous l'eau salée où flottaient ses livres et ses provisions. Le sextant avait disparu en même temps que toutes les photographies prises au long des escales d'Amérique du Sud. Mais le *Quatre-Vents*, ses voiles disparues, tenait toujours la mer.

Par à-coups le baromètre remontait en même temps que le courant se renversait. Les vagues s'apaisèrent. A l'abri des falaises du détroit de Lemaire, Marcel Bardiaux, sur son bateau blessé, continuait malgré tout d'avancer vers le cap Horn.

Le soir il parvenait à la baie d'Aguirre. Durant trente heures il allait remettre de l'ordre dans la cabine puis, à l'aube, le 11 mai 1952, il reprenait la mer. A 9 heures, au lever du soleil, dans un ciel noir, il aperçut les falaises de l'Île-Nouvelle. Le froid était devenu presque insupportable. Les doigts de Bardiaux, striés de crevasses, le faisait hurler de douleur. Il n'entendait plus que d'une oreille, l'autre disparaissait sous les gerçures et dans sa barbe inculte depuis quinze jours pendaient des stalactites de gel. Enfin, sous la lune, une masse sinistre de rochers gris apparut : l'Île Deceit. Le cap était à quelques miles.

Par -28°, Bardiaux face à ses vingt-deux années de rêve

Épuisé, le côté droit du corps parcouru de pincements continus, Bardiaux jeta l'ancre. Lvre de fatigue et de fièvre, il se demandait pour la première fois ce que signifiait sa présence au bout de l'Amérique, à quelques centaines de miles des glaciers de l'Antarctique.

Dès qu'il hissa la voile sous la neige, le 13 mai, la houle qui était amortie par l'Île Deceit reprit toute sa force. Il faisait -28°. De nouveau, le *Quatre-vents* était lancé d'une vague à l'autre sur des murs liquides.

Un tas de pois gigantesques contre lequel de l'écume glacée vient se briser : attaché dans le cockpit, la main gauche agrippée contre le roof, Bardiaux voyait danser le cap Horn dans ses jumelles. Il y a vingt-deux ans qu'il attendait cette seconde. Il ne réalisait même pas qu'il avait réussi. Il regardait seulement. Hypnotisé par cette muraille de rochers à laquelle il avait consacré son existence, il ne pensait ni à l'aborder, ni à la photographier. L'avoir vue lui paraissait presque une profanation. Après coup il racontera qu'il n'a pas utilisé sa caméra parce que le froid était trop terrible et la mer trop mauvaise. Il sait que c'était en fait pour garder seul au fond de lui-même la vision de cet instant.

Le craquement des membrures le tirèrent de son rêve. Il fallait revenir. Le cap disparut par-dessus la crête des lames. Plein sud, le sloop fonçait dans le vent. A la nuit, Bardiaux calcula sa position : 56° 20' de latitude sud. Alors il remit le cap vers le nord, vers Ushuaia, la ville la plus australe du monde. Là il pourrait remettre son navire en état et faire savoir que, le premier, il avait vaincu seul le cap Horn.

Six années encore il parcourra l'Océan avant de revoir la Seine. Mais pour lui son voyage s'était achevé à la seconde où le *Quatre-Vents* avait tangué sur les vagues du Pacifique. Tout le reste, le Chili, les atolls du Pacifique, Bali, Sumatra, les Cocos, l'Afrique du Sud, les Antilles, New York, n'allaient être que des escales vers le retour.

Lorsque Bardiaux aperçut le quai aux Officiels de Rouen, il avait en poupe 70 000 miles marins d'Océan. Huit ans d'aventures en ont fait un homme étrange. Parti loquace, il est revenu taciturne. Ses cheveux ont grisonné. Il est maintenant un homme d'un autre monde pour qui la France n'est qu'une escale d'hiver au ciel sombre, où se débattent des problèmes qu'il ne comprend plus. En huit ans tant de choses se sont passées ! Lorsqu'il partit de Paris en 1950, sa fiancée était venue l'accompagner à la péniche du Touring Club. Aujourd'hui, depuis plusieurs années elle est mariée. Avec un autre.

De la cabine minuscule qui tangué doucement sur les vagues retrouvées de la Seine, Marcel Bardiaux regarde tomber la nuit sur Rouen. Dans trois jours *Les Quatre-Vents de l'aventure*, le livre qu'il a tiré de son voyage, va paraître. Il va retrouver Paris, son éditeur et huit années de feuilles d'impôts arriérées. Il a peur. Peur de ne pas avoir la force de quitter cette escale qui n'ouvre plus sur l'inconnu. S'il n'avait pu supporter le discours du maire et les congratulations du lieutenant des pompiers, c'est qu'il savait que jamais personne ne comprendrait ce qu'il avait ressenti en ce matin de 1952 où, devant le cap Horn, il avait été seul face au plus terrible des cauchemars : son rêve réalisé.

M. H.

Crème Extraordinaire



Voici enfin, pour la première fois au monde, le secret de la Jeunesse, retrouvé grâce à une seule crème.

Cette performance est à tel point incroyable, que Miss Arden a baptisé cette préparation miraculeuse :

Crème Extraordinaire

En effet, aucune autre n'apporte à l'épiderme autant de moyens de rajeunissement immédiat :

- * Adoucir et Hydrater
- * Nourrir et Stimuler
- * Neutraliser l'Hyper Acidité

La Beauté vient en dormant

Pendant votre sommeil la Crème Extraordinaire réalise une véritable cure. Au réveil fatigue et vieillissement auront été effacés, un visage jeune et lisse apparaîtra quel que soit votre âge.



Elizabeth Arden

7, PLACE VENDÔME - PARIS
et chez ses Dépositaires agréés